

actuellement d'un archéologue sur le terrain. Maintenant, c'en est fini de la recherche exclusive de la "belle pièce". L'américaniste doit ajouter à ses connaissances scientifiques les soucis du maître d'état, du constructeur, de l'entrepreneur, du quartier-maître. Dans ce lieu désert, par manque d'eau, tout était à apporter par animaux de bât et les difficultés ne manquèrent pas. Mais la visite du président du Guatemala au champ de fouilles eut d'heureux résultats. Les ministères intéressés donnèrent une aide substantielle au directeur des travaux.

M. Lehmann eut encore la chance méritée de trouver, sous les soubassements de gros ouvrages, les poteries contenant les offrandes de fondation. Ces poteries peintes permirent de fixer aux XIVe-XVe siècles la date de construction des édifices rénovés.

Des publications modernes de vulgarisation - fort bien faites d'ailleurs - racontent le roman de l'archéologie. Il est utile que de temps en temps un archéologue comme M. Lehmann apporte au public, d'une manière directe et peu compassée, le récit des servitudes de sa discipline scientifique: le travail bien fait vaut toutes les aventures.

Hans DIETSCHY (Bâle): "Les Gens de la Grande Eau", séjour chez les Karaja du Brésil central.

(25 février 1956).

Le Fonds national suisse de la recherche scientifique doit être félicité d'avoir accordé une subvention à Monsieur Hans Dietschy, professeur à Bâle et vice-président de la Société suisse des Américanistes, pour lui permettre de répondre à un souhait du professeur Baldus, de São Paulo, appuyé par M. Darcy Ribeiro, directeur du Musée de l'Indien de Rio de Janeiro, tous deux spécialistes de l'ethnologie des Indiens sylvicoles du Brésil. Les travaux antérieurs de M. Dietschy l'ont fait classer au premier rang des analystes de la structure sociale des primitifs et il était normal de confier à cet expert l'étude du problème juridique autochtone de la personne indienne.

Le choix se porta sur les Karaja ou "gens de la Grande Eau" suivant le sobriquet dont les affublent leurs voisins plus terriens. Pendant six mois, l'an dernier, M. Dietschy et sa femme, sa collaboratrice, se fixèrent dans l'"Ilha do Bananal", grande comme la moitié de la Suisse, enserrée entre deux bras du rio Araguaya, affluent méridional de l'Amazone, à 1300 km à l'ouest de Bahia.

Dans un cadre géographique marqué par une brousse (mato) et une savane hostiles, et surtout par l'emprise énorme qu'est l'Araguaya, bordé par une forêt-galerie hantée par une vie aussi intense qu'invisible, jalonné de place en place par des plages de sable qui servent d'habitat aux Karajas pendant la saison des basses eaux, alors que la saison des pluies les fait vivre sur le bord supérieur du plateau, les Karajas ont édifié une société d'origine mythique, compliquée comme toute société primitive et de structure tripartite. La filiation matrilineaire et le matriar-

cat commandant. L'endogamie règne, avec quelques exceptions. Le jeune marié, qui jusqu'alors n'a absolument rien fait que jouer, flâner et se décorer corporellement, entre définitivement dans la famille de ses beaux-parents. La parenté dans l'appellation et le droit des personnes est bilatérale. D'autres groupes se trouvent dans les filiations en ligne ascendante ou descendante. A cette complexité juridique, il faut ajouter la présence de corporations fermées d'hommes spécialisés dans la pêche ou dans la danse des morts. Et pour couvrir le tout, on note le système des "paires d'amis", groupes indissolubles.

L'homme se livre à tous les gros travaux, pêche et agriculture. Malgré sa situation marginale dans une zone frontière où des Brésiliens pauvres introduisent les besoins les plus rudimentaires de notre civilisation, le Karaja sait choisir parmi les bienfaits relatifs qu'on lui soumet. S'il adopte quelquefois le vêtement, c'est à titre de protection contre les moustiques; mais il préfère de beaucoup sa nudité, ses peintures corporelles, ses somptueux brassards ou ses genouillères de coton rouge, ses ornements de poitrine décorés et surtout les somptueux casques-éventails en demi-cercle de plumes d'ara, que les hommes conservent jalousement dans leur "maison des hommes", isolée derrière le village, interdite aux femmes qui n'ont rien à voir avec les esprits que l'on fait danser à date fixe.

La Société suisse des Américanistes reçut là une belle leçon d'ethnologie pratique. M. Dietschy, excellent photographe et dessinateur, montra combien est ardue l'enquête sur le terrain. L'étude de la vie matérielle, spirituelle et mentale d'un groupe humain isolé dans la nature est autre chose que les récits pittoresques trop souvent qualifiés de documents ethnographiques.

à Bâle (avec la "Geographisch-Ethnologische Gesellschaft") :

Hans DIETSCHY: Reise zu den Karaja-Indianern Zentralbrasiliens.

(2 décembre 1955).

Henri LEHMANN: "Colotenando - Leben und Sitten eines Indianerdorfes aus dem Hochlande Guatemalas".

(24 février 1956).
